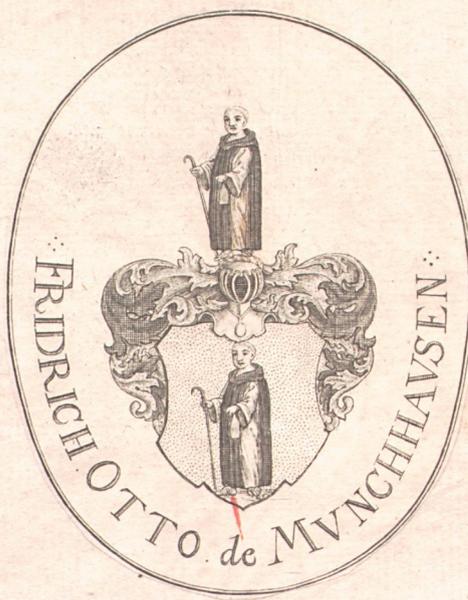




~~27 1/2~~
2



1601.



2

N O U V E A U
P R É C I S
D E L' E C C L É S I A S T E
S U R L E S M Ê M E S P A S S A G E S
D E M R. D E V O L T A I R E,

Avec des Notes sur celui de ce Poëte.

P a r C. G. P. R.



A A M S T E R D A M,
C h e z E. V A N H A R R E V E L T, 1759.

NOUVEAU

TOME I

DE L'ÉCOLE

DES ÉLÈVES

DE LA VILLE

DE LA

PAR M. L. A. S. T. R. D. M.
DE LA VILLE DE LA VILLE



P R É F A C E.

*M*es amis savent que j'aime passionnement la Poësie: desque le Précis de l'Ecclésiaste en vers, par Mr. de Voltaire parut, un d'eux m'en fit tenir un exemplaire. Je crus trouver un Auteur pénétré de ce feu divin, l'ame de nos livres Saints: Dieu peut encore faire des miracles. J'ai trouvé un Epicurien effronté qui tâche de nous donner l'Ecclésiaste pour l'Apologiste du matérialisme & de la volupté. Les mots de Dieu, de commandement, de charité, de Justice, sont quelquefois employés dans la traduction de Mr. de Voltaire. Les Encyclopédistes écrivent cinquante pages sans erreurs, pour en placcr une pleine de poison. Le Livre de l'Esprit, enveloppe son Athéïsme de maximes très utiles à la Société. Mr. de Voltaire prêche la vertu, pour établir qu'elle meurt avec nous, qu'elle n'a rien à espérer au-delà du tombeau. Je crois que les mêmes principes ont inspiré ces differens ouvrages.

Il se peut que je soupçonne dans la Poësie de Voltaire, un venin qu'il n'a pas eü intention d'y répandre. Je le souhaite pour lui. Il y est intéressé plus que moi. Cependant comme d'autres peuvent également le penser, & se laisser séduire par l'autorité du livre sur lequel il a travaillé, j'ai cru devoir restituer à Voltaire, sa doctrine, & réclamer contre lui celle de l'Ecclésiaste.

C'est dit notre Poëte, un cours de Morale pour les gens du monde. Il devoit bien ajouter du monde chrétien. Les maximes de notre foi, les principes de notre Religion, y sont exprimés avec cette force, cette energie qui caractérise le soufflé de l'esprit saint. Ou Voltaire n'a pas conçu ces augustes vérités, ou il a voulu les déguiser. Mais il sçait tout! Il a donc encore plus de malice que de science.

Ma Poësie n'aura ni le goût ni la grace de celle de Voltaire. On y trouvera la vérité. On en passera les défauts en faveur de mon intention.

Je n'aspire pas aux lauriers. Je cherche à consoler le pieux chrétien, & à garantir le foible des pièges de la nouveauté, & des Sophismes de ses sectateurs.

T E X T E S A C R É .

Ch. I. v. 1. Les Paroles de l'Ecclésiaste, fils de David, & Roi de Jerusalem. (a).

Ibid. v. 2. Vanité des vanités, & tout est vanité.

Ibid. v. 17. J'ai voulu connoître la Doctrine, & les erreurs, & c'est une affliction d'Esprit.

Ch. 2. v. 1. J'ai dit dans mon cœur: Je vais me plonger dans les délices, & j'ai trouvé que cela est vanité.

Ibid. 4 & 5. J'ai bati des Palais, & j'ai planté des Jardins.

Ibid. 8. J'ai fait de grands amas d'or, j'ai accumulé les substances des Provinces.

Ibid. 10, 11. & 17. J'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de félicités, . . . & j'ai reconnu qu'il n'y avoit que vanité & affliction d'esprit. . . . C'est pourquoi la vie m'est devenue insupportable.

Je

(a) Ce premier verset me paroît établir assez clairement, que Salomon est le véritable auteur de l'Ecclésiaste. Je veux qu'il soit une simple Préface où l'inspiration n'entre pour rien. La tradition sera toujours assez authentique, assez ancienne pour mériter que Mr. de Voltaire, lui fit un peu plus d'honneur dans son avertissement.

I M I T A T I O N.

Venez, Mortels, venez entendre
 Les accens d'un Sage Orateur, (1).
 Aux préceptes de ce Docteur
 Il vous importe de vous rendre.



Honneurs, bien, dignités, opulence, & plaisirs,
 Tout passe aussi vite que l'onde;
 Titres, pompes grandeurs, plans, projets, & desirs,
 Tout est vanité dans le monde.



De la Doctrine & de l'erreur
 J'ai voulu fonder l'arrogance,
 Le sçavoir, comme l'ignorance
 À tristement flétri mon cœur.



La volupté, l'ivresse, les délices,
 Naïssent au gré de mes moindres caprices;
 Je me croyois heureux, je n'étois qu'agité,
 Mon songe le plus beau, ne fut que vanité.



Je parle... Et les palais, les jardins, les ombrages,
 Les forets, & les Bois s'élancent jusqu'au Ciel
 L'Oiseau goûtte la paix sous mes sombres feuillages,
 Moi seul je ne ressens qu'amertume & que fiel.



Du revenu certain de mes vastes Provinces
 J'envois chaque jour mon trésor;
 Le plus riche n'est pas le plus heureux des Princes
 S'il ne recueille que de l'or.



De mes sens animés, j'ai flatté la moleste,
 J'ai bû le Vin des passions;
 Mon Esprit dégoûté paya cette foiblesse
 Par un monde d'afflictions.

Fati-

(1) Ecclésiaste signifie prédicateur.

Ch. 1. v. 13. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le Soleil, & c'est une très mauvaise occupation (b)

Ch. 4. v. 1. J'ai porté mon esprit ailleurs; j'ai vu les noirceurs de la calomnie; l'innocent baigné de larmes, sans consolateur (c).

Ch. 9. v. 11. J'ai vu que le prix n'est pas pour celui qui court le mieux, ni la faveur pour l'artiste le plus habile.

Ch. 1. v. 9. Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera. Qu'est-ce qui s'est fait? Ce qui se fera encore.

Un

(b) Il seroit à souhaiter que Mr. de Voltaire, & bien d'autres fussent pénétrés du sentiment que le Sage exprime. Ce n'est pas la Science qu'il condamne, c'est l'abus; l'orgueilleux Philosophe veut tout sçavoir: la nature lui échappe: les doutes se multiplient: l'incertitude domine: l'esprit s'égare, le cœur se corrompt: la Religion en souffre. Funeste occupation que Salomon déplore. Tableau Prophétique du Siècle qui a vu éclore *la Moïfade, les lettres Philosophiques, l'Uranie, la Pucelle d'Orleans, &c. &c. &c.*

(c) Notre Poëte trace ici un portrait que je n'ai pas trouvé dans l'Ecclésiaste.

Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris beauté volage;
Un nouvel amant t'engage
t'Aime, & te quitte en un jour,
Et dans l'instant qu'il t'outrage,
On le trahit à son tour.

La Saillie est réellement charmante. Elle a tout le feu du Printems de Voltaire: Elle n'est qu'indécente dans une Poësie sacré. Mais l'Auteur a-t-il si grand tort? La noble simplicité de l'Ecriture ne plaît plus. Il faudroit aujourd'hui la mettre en Roman pour la faire lire, & Mr. de Voltaire, aime beaucoup qu'on lise ses ouvrages.



Fatigué de mon exiftance
 Tout m'étoit un fujet d'horreur,
 Et je pleurois dans ma lueur
 Le trifté jour de ma naiffance.



J'ai voulu de cet univers
 Meffurer le profond miftère,
 Travail impuiffant & pervers,
 L'Ignorance eft plus falutaire. (2).



Que vois-je... baigné de fes pleurs
 L'Innocent dans l'ignominie,
 Et l'inhumaine calomnie
 Qui s'applaudit de fes malheurs.



J'ai vû la main de l'injuftice
 Départir le prix, la faveur,
 L'Habile artifan fans malice
 Privé du fruit de fon labeur



Depuis Adam, quel germe de mifères,
 De foins, de maux, & de calamités,
 Nous les fentons, elles frappoient nos Pères
 Et nos Neveux en feront vifités.

Dans

(2) Cette ignorance dont parle St. Auguftin, lorsqu'il dit que la femme la plus ignorante, mais qui a de la foi, eft plus éclairée que le plus célèbre favant qui n'en a point.

Ch. 6. v. 2. Un Etranger dévorera toutes vos richesses après vous, & c'est encore-là une très grande misère.

Ch. 7. v. 11. Ne dittes pas que les premiers tems ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'est le discours d'un insensé.

Ch. 7. v. 16. Le Juste périt avec sa justice, & le méchant vit long-tems dans sa malice.

Ch. 9. v. 2. Tout arrive également au Juste & à l'Injuste; au pur & à l'impur; à celui qui immole des sacrifices & à celui qui les méprise, au parjure & à l'ami de la vérité.



Dans les tems écoulés, le crime fur un trône,
 Vit tomber à ses pieds de vils adulateurs;
 La vertu de nos jours voit faner sa couronne,
 Et le vice après nous trouvera des flatteurs.



Toi, qu'une inquiète insomnie,
 Fixe auprès de ton coffre fort,
 Un autre engloutira ton or
 En insultant à ta manie.



Ne dittes pas, pourquoi ces jours sont ils passés
 Où l'amour, la candeur, la vertu, la Justice,
 Offroient à l'Eternel l'encens du sacrifice?
 Dire qu'ils ne sont plus, sont propos d'insensés.



J'ai vû le juste à la fleur de son âge
 Périr flétri de mille indignités,
 Et le fleau de l'homme droit & Sage
 Comblé de jours & de félicités.



Vous dont la pieuse tendresse
 Adore en tout tems l'Immortel,
 Vous qu'une Sacrilège ivresse
 Arrache au culte de l'autel,
 Ame double infame parjure,
 Ami de la vérité pure,
 Le fort est égal entre vous;
 Le Soleil se leve pour tous.



Vous le sçavez jeunesse pétulante
 Chaque moment use vôtre flambeau;
 Vous le sçavez vieillesse chancelante
 Un pas de plus vous ouvre le tombeau.

Ch. 9. v. 5. Les vivans ſçavent qu'ils doivent mourir, mais les morts ne connoiſſent plus rien, & il ne leur reſte plus de recompenſe.

Ibid. v. 6. L'amour la haine, & l'envie ſont périés avec eux (d).

Ch. 6. v. 3. Qu'un homme ait eût cent enfans, qu'il ait vecû longtems, ſ'il n'a pas joui de ſes richelles, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui.

Ibid. v. 4. C'eſt envain qu'il eſt né; il va dans le ténébres & ſon nom eſt dans l'oubli.

Ch. 9. v. 4. Un chien vivant vaut mieux qu'un Lion mort.

Et

(d) Je trouve que Mr. de Voltaire, ſ'exprime ici d'une manière trop hardie, dangereuſe pour les foibles, & injurieuſe à la Doctrine de l'Auteur Sacré.

Vous mourrez. Tout périt: tout ſentiment ſ'eteint.

Voilà la Morale du Poète: ce n'eſt pas celle de l'Eccleſiaſte. Le ſentiment eſt dans l'ame; ſi tout ſentiment ſ'eteint, l'ame périt donc, & voilà le ſiſtème favori de Mr. de Voltaire victorieux. Il peut chercher un autre Docteur que Salomon pour le deſſendre. Ce Sage ne parle que de l'amour, de la haine, de l'envie, de ces ſentimens de paſſions qui nous affectent pendant la vie, & qui meurent avec nous. Il autorife ſi peu le dogme de Voltaire, qu'il annonce un jour terrible où Dieu fera rendre compte de toutes choſes. L'Eccleſiaſte ne fera donc jamais favorable à Mr. de Voltaire, que lorſqu'il en forcera les paſſages; ou qu'il en taira la véritable Doctrine.



Tout Mortel cessera de vivre,
De sa gloire voila l'éceuil ;
Le faux bonheur dont il s'ennivre
Ne le suivra pas au cerceuil.



La haine, l'amour, & l'envie
Viendront à ce fatal moment,
Dans la cendre du monument
S'enfvelir avec sa vie.



Un peuple de famille est envain son appui,
S'il a ceuilli les dons de la fortune altiére
Sans favoriser leur prix dans sa longue carrière
Je dis qu'un avorton est préférable à lui.



En vain il a vû la lumière
Ce fort ne l'a pas anobli ;
La mort vient fermer sa paupière
Et sa Mémoire est dans l'oubli.



Peut-on penser ou peut-on dire
Que la mort ait quelques appas ?
Non. Un Lion mort ne vaut pas
Le foible animal qui respire.

Ch. 4. v. 2. Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans.

Ibid. v. 3. Et j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas encore, & qui n'a pas vû les maux qui sont sous le Soleil.

Ch. 3. v. 18. J'ai dit dans mon cœur des Enfans des Hommes que Dieu les éprouve, & fait voir qu'ils sont semblables aux bêtes. (e).

Ibid. v. 19. Les Hommes meurent comme les BÊtes: leur sort est égal, ils respirent de même: l'homme n'a rien de plus que la bête. (f).

Ibid. v. 20. Ils ont tous été tirés de la terre, ils iront tous en terre.

Qui

(e) Mr. de Voltaire, rend ainsi le Latin de ce passage: *J'ai dit dans mon cœur: Dieu met en prétention les Enfans des Hommes, &c.* Je n'ai trouvé ce sens dans aucun interprète. Il ne me convient pas de reprendre un puriste comme Voltaire; j'ai cependant la témérité de dire que cette phrase me paroît bien obscure.

(f) C'est ce que Mr. de Voltaire, pousse bien plus loin que l'Ecclésiaste celui-ci parle des maux des calamités, des maladies, de l'air respiré en commun, de la nécessité de mourir, de l'arrêt qui les condamne à retourner à la poussière d'où ils sont sortis; notre Poète s'efforce d'entendre nôtre similitude avec l'animal, jusqu'à l'ame.



Cependant j'ai vu tant de maux
Se rasssembler sur nôtre race,
Que j'ai souhaité comme une grace
Le Silence de nos tombeaux.



Heureux qui n'est pas né d'isois - je dans ma peine,
A l'abri des chagrins, à l'abri des horreurs,
Comme nous il n'est pas courbé sous une chaîne,
De défaits impuissans, de funestes erreurs.



J'ai dit au dedans de moi-même
Dieu voulut abaïsser le MÔrtel trop hautin,
Il a par son décret suprême
A celui de la bête égalé son destin.



Mêmes besoins, même indigence,
Même arrêt décide leur sort,
Et du moment de leur naissance
Le tems les appelle à la mort.



Sortis du limon de la terre
Tous vont se rendre au même lieu,
Leurs corps retournent en poussière,
Par l'ordre souverain d'un Dieu.

Souffle

Ch. 3. v. 21. Qui connoit si l'ame des Hommes monte en haut,
& si l'ame des Bêtes descend en bas. (g).

Ch. 4. v. 8. Un Homme seul sans Enfans, sans frère travaille
sans cesse à accumuler des richesses. Il ne lui vient
pas dans l'Esprit de se demander à lui-même pour
qui il travaille.

Ch. 7. v. 27. J'ai reconnu que la Femme est plus amère que
la mort. (b).

Lors-

(g) Voici comment il rend la pensée de Salomon:

*Ils naissent comme nous, ils expirent de même,
Que deviendra leur ame au jour de leur trepas,
Que deviendra la nôtre dans ce moment extrême
Humains, foibles humains, vous ne le savez pas.*

Mr. de Voltaire, croit il que les autres aient aussi peu de foi que lui, & une Philosophie aussi impie que la sienne? N'est-ce pas abuser de l'écriture que de faire dire de pareilles horreurs à un auteur Sacré. L'Immortalité de l'ame, cette vérité si consolante pour la vertu est si précise, dans l'Ecclésiaste, qu'il n'y a qu'un Voltaire, qui puisse y trouver de telles iniquités. Dieu fera rendre compte au Jugement de tout le bien & le mal qu'on aura fait dit Salomon. Quels tems! où l'impie abuse de ce qu'il y a de plus saint pour établir son fanatisme.

Ch. 12. v.
14.

Le Poète avoit dit plus haut.

*Quel Homme a jamais scû par sa propre lumière
Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit
Notre ame avec nos sens se dissout toute entière
Si nous vivons encore où si tout est détruit?*

Mr. de Voltaire, si jaloux de son sçavoir en toute occasion renonce à ses lumières desquelles peuvent persuader les vérités de notre Religion. Y a-t-il après l'existence d'un Dieu, de sentiment mieux gravé dans notre ame que celui de son immortalité? Ces deux vérités ne sont elles pas tellement enchainées, qu'elles sont l'une à l'autre preuve, & conséquence tout à la fois. Tout au dedans de nous n'est-il pas argument de conviction? nos inquiétudes, nos desirs, cette émulation d'éterniser sa Mémoire, cet empressement d'être heureux, l'impossibilité de l'être ici bas, Voltaire appellera-t-il ces monumens des préjugés d'éducation? Mais les Sénèque, les Caton, les Socrate & d'autres, aussi grands hommes au moins que notre Poète, n'étoient pas gens à préjugés, ni enrichis du précieux don de la foi; & ils croioient l'immortalité de l'ame.

(b) Si Mr. Voltaire avoit placé le passage dans toute son étendue, il auroit



Souffle immortel, immortelle substance
Qui répondra pour nous, & du bien & du mal,
Ce précieux fceau, cette divine essence
Qui t'élève au-dessus de l'instinct animal,
Des sçavans occupa trop peu la connoissance. (3).



Dans cet homme sans héritier
Quelle avare mélancolie!
Veut il dans son ample folie
Devorer l'or du monde entier?



Occupé de sa noire ivresse
Il pille, entassé tour à tour,
Pour qui? Personne ne s'empresse
De succéder à ce vautour.



Quel autre écueil de l'humaine sagesse!
Quel cher & funeste poison,
Sexe enchanteur, ta perfide molesse
Vient souffler à nôtre raison!

Le

(3) Cette Strophe n'a pas l'harmonie de celles de Voltaire. Elle rend du moins la pensée du Livre St. *Quotusquisque* dit un célèbre interprète sur ce passage: combien peu même parmi ces esprits supérieurs, qu'on appelle des génies, connoissent la véritable grandeur de l'ame humaine au-dessus de celle des Bêtes.

Ch. 12. v. 3,
5. & 6. Lorsque les gardes de la Maison commenceroient à trembler, quand celles qui doivent mordre seront en petit nombre & oisives. Quand l'amandier fleurira, & que les capres se dissiperont, lorsque la chaîne d'argent se rompra,

Ch. 3. v. 22. J'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se rejouir dans ses œuvres, & que c'est son partage: car qui pourra le mettre en état de connoître ce qui doit arriver après lui?

Ch. 5. v.
17 & 18. J'ai cru qu'il est bon qu'il boive, mange & jouisse du fruit de son travail . . . c'est sa portion. . . Et quand Dieu lui a donné des richesses & le pouvoir d'en jouir, c'est un don de Dieu. (k).

Re-

auroit instruit ses lecteurs que le Sage parle des femmes sans retenue, sans pudeur, sans modestie, & il n'auroit pas insulté le sexe; s'il juge les femmes par expérience, elle ne fait pas d'honneur à ses mœurs. Il est vrai qu'un peu plus bas il répare sa grossièreté. Ce sexe est le charme de sa vie, la consolation de ses chagrins sa précieuse ivresse, l'enchantement de ses beaux jours, la satire est bien corrigée, mais la flatterie n'est guères Chrétienne.

(j) J'aimerois mieux entendre par capres les feux de la concupiscence comme S. Jérôme, que les cheveux comme Voltaire. Les desirs de l'impertempérance sont plus analogues à ce fruit qui a beaucoup de chaleur.

(k) Mr. de Voltaire persiste très bien dans son plan D'Epicurianisme: il dit en parlant des biens de la terre:

*Mortel voilà ton partage,
Par les destins accordé.
Sur ces biens sur leur usage
Tout ton bonheur est fondé.*

Ainsi chercher son bonheur dans la vertu, dans la Justice, dans la Religion c'est un abus: c'est au sein des voluptés des délices qu'on doit le trouver. Si Mr. de Voltaire est flatté du nom d'Ecclesiaste, on peut l'appeller l'Ecclesiaste de l'impiété. mais non pas celui du Christianisme.

Voyez la
NoteNo.1.

H



Le juste épouventé du crime
Contre tes traits deffend son cœur ;
Le pecheur devient ta victime
Ton art séduisant son vainqueur. (4).



Dans la saison d'une tendre jeunesse
Au Créateur offrez de justes vœux ;
N'attendez pas que la froide vieillesse
Ait fait blanchir, & tomber vos cheveux.



Dans ces jours, où le triste poids de l'âge
Courbe chacun de nous vers son tombeau,
Où de l'Esprit décline le flambeau,
Sera t'il tems d'exprimer son hommage.



Laisse, Mortel, sans trop te prevenir
Gouter la paix à ton ame ravie ;
De tes chagrins chasse le souvenir ;
Ne trouble pas le bonheur de ta vie
Par l'inutile & criminelle envie
De pénétrer dans le sombre avenir.



Passons au sens un innocent usage ;
C'est pour jouir que Dieu les a donnés,
Régions assez sagement leur partage
Pour éviter d'en être Dominés.

Dans

(4) Ce sont les traits dont l'Ecclesiaste peint la femme qu'il nomme plus amère que la mort: celle dont le juste se deffend parce qu'il craint Dieu. Celle qui sçait surprendre le pécheur. Salomon ne confond pas toutes les femmes dans ce tableau: il connoit trop le prix de la femme forte & vertueuse.

Ch. II. v. 9. Réjouissez vous jeune homme dans votre jeunesse :
que votre cœur soit dans l'allégresse. Craignez Dieu :
observez ses loix , car c'est là tout l'homme.

Ch. 7. v. 17. Ne soiez pas plus juste & plus Sage qu'il ne faut
de peur de devenir stupide.

Ibid. v. 19. Il est bon de soutenir le Juste , mais ne retirez pas
votre main de celui qui ne l'est pas.

Ch. II. v. 1. Répandez vos bienfaits sur les eaux qui passent afin
que vous les trouviez après un longtems.

Il ajoute il est vrai :

*Qu'ils soient possédés du Sage ,
Sans qu'il en soit possédé.*

Libertin délicat qui ne veut pas user le goût des plaisirs!

F I N.



Dans les faveurs qu'il nous dispense
Adorons les bontés d'un Dieu;
Exaltons sa magnificence,
Et chantons sa gloire en tout lieu.



Jeunesse, Printems peu durable
Réjouis toi dans tes beaux jours,
Dans tes plaisirs songe toujours,
Qu'il est un bien plus désirable.



Crains le Seigneur, & fuis ses loix
Que la piété, la tendresse,
La Religion & l'allégresse
Regnent dans ton cœur à la fois.



Que la vertu dans son Siftême
N'admette pas ce zèle amer
Qui ne respire qu'anathême
Et pour un rien ouvre l'Enfer.



Au Juste montrez un cœur tendre
Semez vos bienfaits sur ses pas;
Aidez celui qui ne l'est pas
il a droit aussi d'y prétendre.



Au pauvre rompez vôtre pain,
Plaignez, soulagez sa misère;
Dieu couronnera de sa main
Celui qui console son Frère.

F I N.

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200



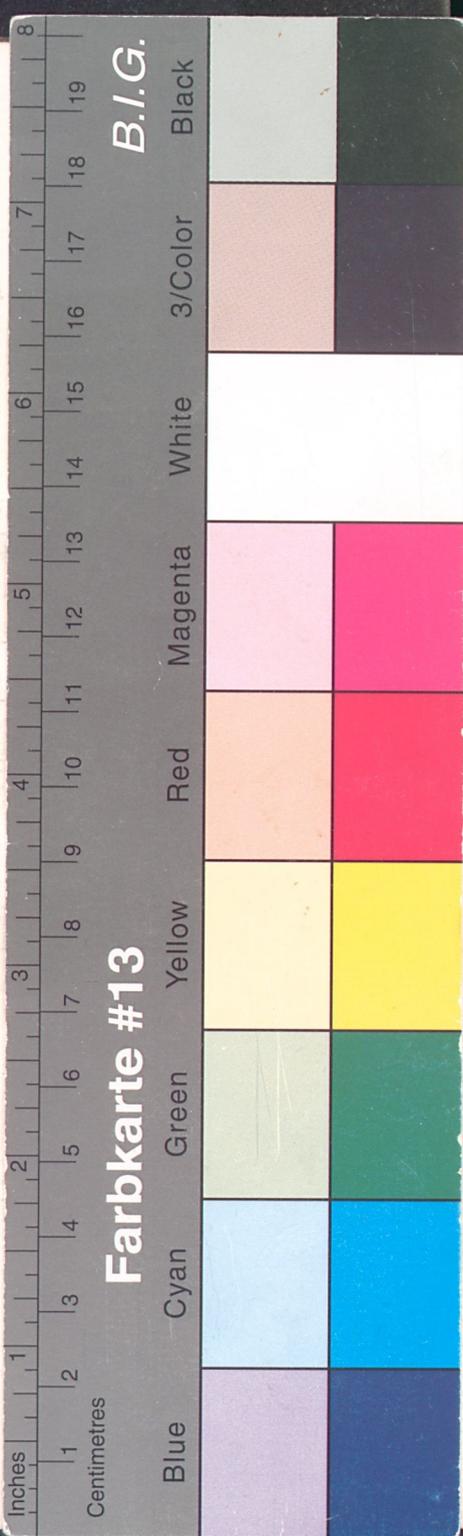
DL

22 $\frac{6}{1,1}$

AB 22 $\frac{6}{1,1}$

X 2577077





2

NOUVEAU
PRÉCIS
DE L'ECCLÉSIASTE

SUR LES MÊMES PASSAGES

DE M^R. DE VOLTAIRE,

Avec des Notes sur celui de ce Poëte.

Par C. G. P. R.



A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT, 1759.

